

Philosophie du langage et linguistique : binôme ou antinomie?

Lia FORMIGARI
Univ. de Rome La Sapienza

Résumé : Le terme *philosophie du langage* a comme objet les langues naturelles et les pratiques linguistiques qui ont pour base les langues naturelles : une *philosophie de la linguistique*, donc, ou *philosophie des langues*. Le terrain de cette analyse sera l'histoire de la philologie comparée du XIXe siècle, une science largement institutionnalisée, en train d'élaborer une réflexion théorique et épistémologique institutionnalisée de même niveau. Parmi les textes qu'on peut considérer exemplaires de cette élaboration, on va examiner une conférence de Rasmus Christian Rask (1820?), l'*Abriss der Sprachwissenschaft* de Haymann Steinthal, les *Prinzipien der Sprachgeschichte* de Hermann Paul (1886², 1920⁵, 1898³, 1909⁴), et les *Antinomies linguistiques* de Victor Henry (1896). Ces textes expriment les diverses instances de la recherche théorique de l'époque : une première formulation d'une théorie générale des langues et familles de langues qui font l'objet de la recherche comparée (Rask), une première définition des rapports entre histoire et épistémologie (Steinthal), l'identification de la théorie générale avec une "science des principes" (Paul), la prise en compte de la naissance de la psycholinguistique et la répartition du travail entre une "linguistique du langage" et une "linguistique des langues" (Henry).

Mots-clés : Philosophie du langage; linguistique générale; linguistique historique; psycholinguistique.

“[Il y a] bien des phénomènes que la linguistique constate, enregistre, étiquette, mais n'explique point, parce que, si elle les expliquait, elle ne serait plus la science des mots, mais celle des idées, *et qu'à chacun suffit sa peine*” (Victor Henry [1901] 2001, p. 93).

0. Le champ disciplinaire que l'on appelle *philosophie du langage*, comme tous les champs disciplinaires, peut être identifié à condition qu'on en dessine les frontières qui le délimitent par rapport aux aires de recherche limitrophes. Cette considération banale constitue la prémisse de toute tentative de définition. Or cette opération n'est pas aisée car il faut croiser des analyses qui sont du domaine de l'histoire des théories avec des questions liées à la nature de l'objet théorique examiné et à la sociologie de la recherche scientifique. Sans compter que toute définition peut être remise en cause, vue la porosité qui est propre à toute frontière que l'on prétend établir entre les disciplines. Ceci vaut particulièrement dans le cas de sciences aussi hybrides, ou hétéroclites, que le sont les sciences du langage, qui participent des deux sphères de la nature et de l'histoire.

1. L'acception de *philosophie du langage* que je me propose d'analyser ici, est celle qui prend pour objet les langues naturelles et les pratiques linguistiques qui ont pour base les langues naturelles : une *philosophie de la linguistique*, ou une *philosophie des langues*. Je me placerai donc du côté des linguistes et dans la perspective d'une science institutionnalisée comme le fut la philologie comparée du XIX^e siècle, mais à laquelle il ne correspondait cependant pas encore une réflexion théorique et épistémologique institutionnalisée de même niveau, en adéquation avec les développements de la recherche comparative. Les philosophes du passé, à de rares exceptions comme Leibniz, Condillac, et plus encore ceux du présent, à part Humboldt, s'étaient occupés du langage essentiellement du point de vue de la théorie de la connaissance, de la philosophie politique ou de l'anthropologie philosophique.

J'utiliserai comme base pour cette analyse quelques textes qui me semblent représentatifs de différentes phases dans le développement de la linguistique historique. Le choix de ces textes n'a évidemment aucune prétention d'exhaustivité. Il suit simplement un parcours de lecture possible et, comme tous les choix, comporte une mesure d'arbitraire, sans être pour autant immotivé.

Un premier texte, auquel on ne sait attribuer de date précise mais qui remonte probablement aux années 1820, nous amène à l'un des pères fondateurs du comparatisme, Rasmus Rask. Il s'agit de notes de conférence publiées par William Christie en 1985, où Rask distingue dans l'étude du langage entre un aspect mécanique et un aspect philosophique. Le premier concerne les paradigmes, les concordances entre éléments morphologiques et syntaxiques, “ce qu'on apprend à l'école” ; le second concerne le *système* du langage, sa physiologie, sa “véritable organisation” : là se situe la philosophie du langage (Rask, *s.d.* [1885, p. 80]).

Et l'objectif de cette philosophie du langage est de comprendre le niveau le plus profond des phénomènes ; comprendre clairement les relations réciproques que ces phénomènes [...] entretiennent entre eux, et apprendre à combiner cette connaissance de choses différentes pour en tirer des résultats nouveaux mais assurés : apprendre à distinguer les choses qui n'ont entre elles aucune relation et dont la confusion porterait à tirer de fausses conclusions. Si une connaissance des fondements vient à manquer, c'est toute la construction qui est défectueuse, qui se dissout comme une bulle de savon. Si elle sort du langage et se transfère dans le monde des idées, elle n'est qu'imagination dérégulée, ou bien se transforme en une discipline philosophique d'un autre genre [...]. *La linguistique générale ou linguistique philosophique doit être déduite de la réalité de la parole si l'on ne veut pas qu'elle devienne une pure fiction de l'imagination (ibid., p. 81-82).*

Les mots que j'ai soulignés en italiques déplorent justement les mobiles extrinsèques de la 'linguistique' des philosophes. La philosophie du langage, telle que la définit Rask, doit naître au contraire de l'intérieur des études linguistiques et des études comparées des langues. Rask prend donc ses distances vis-à-vis de la linguistique philosophique de son temps et de sa méthode a priori. Contrairement à la méthode philosophique légitime qui devrait partir du système de la langue et raisonner sur cet objet comme sur un objet d'expérience, il y en a une autre, apparemment philosophique, qui procède de la nature des idées que les formes du langage doivent exprimer. Or comme les pensées sont partout les mêmes, cette méthode semble devoir amener à un système linguistique ferme et définitif [...]. La pensée est un objet subtil, incorporel, immatériel, qu'il n'est pas facile de saisir, de tenir sous observation de façon à pouvoir en découvrir la forme correcte. *Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas de la pensée et de ses formes, mais de mots, de sons et de leurs formes, rapports ou combinaisons, qui fournissent la matière dont la linguistique doit s'occuper (ibid.).*

Dans le passage que j'ai de nouveau souligné en italiques, Rask touche un point critique des théories philosophiques du langage du passé récent et de Humboldt lui-même : le fait de donner pour acquise l'unité entre pensée et langage, au point d'identifier la pensée linguistique avec la pensée tout court. Il s'agit là d'un thème amplement développé et plus spécifiquement motivé par les linguistes philosophes de la génération suivante, avec pour tête de file Heymann Steinthal (ce qui ne lui évitera pas d'être accusé ensuite par Anton Marty de ce même vice de fond : avoir identifié pensée et langage).

2. La seconde prise de position que nous prendrons en examen est celle d'Hermann Paul, datant de la seconde édition des *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1886). Je cite cette édition, très remaniée par rapport à la première de 1880, car on peut la considérer comme définitive d'un point de vue théorique. C'est elle qui fournira essentiellement la base des éditions suivantes : pour ce qui nous intéresse – le projet d'une philosophie du lan-

gage qui interagisse avec la linguistique – il n’y a d’ailleurs pas de changement substantiel entre la première et la deuxième édition. Environ soixante ans ont passé depuis le programme de Rask, mais le problème est toujours celui de produire une philosophie du langage *interne* à la linguistique, qui procède par généralisation empirique à partir de la réalité des langues. Entre temps un autre débat s’était développé, celui sur les lois phonétiques, et pour Paul qui participait à ce débat, cela constituait un problème particulièrement important : il s’agissait de définir la notion de *loi* sur la base d’une causalité différente de celle des sciences naturelles. Une causalité cependant qui soit suffisamment cohérente pour décrire et prévoir la mutation linguistique sur la base de comportements psychologiquement motivés dans le sujet parlant (par exemple l’analogie).

Paul désigne l’expression *Sprachphilosophie* comme un terme éculé, compromis avec une conception de la philosophie comme spéculation. Il n’y a pas encore de dénomination, observe-t-il, pour indiquer cette discipline qui n’est pas de la linguistique historique mais qui doit accompagner la linguistique historique : elle doit s’occuper “des conditions générales d’existence de son objet dans son développement historique”, étudier “la nature et les opérations des éléments qui, à travers toute mutation, restent constants” (1886², p. 1). Cette science sans nom est désignée par Paul comme étant une *Prinzipienwissenschaft* ou *Prinzipienlehre*, science ou doctrine des principes. Paul lui assigne une tâche très générique : “se compénétrer” (*Ineinandergreifen*) des forces particulières qui rentrent en jeu dans la vie des langues, comme il l’annonce dans son *Introduction*. Mais la véritable substance de cette nouvelle science est à déceler dans la structure même de l’ouvrage de Paul, dans ses contenus et son développement. Il s’agit d’un livre sur les *causes* des phénomènes linguistiques. Outre les principes de causalité de la mutation phonétique, il examine les dispositifs de la sémantique et l’interaction entre ces derniers et la mutation phonétique ; les rapports entre la syntaxe des langues et la syntaxe mentale, ainsi que, dans ce contexte, le rapport entre les catégories de la pensée et les catégories grammaticales; l’interaction entre syntaxe et sémantique des langues dans leur développement historique; et enfin le rôle du sujet parlant et de l’interaction entre locuteurs dans l’histoire des langues.

Itkonen (2013, p. 765) traduit *Prinzipienwissenschaft* et *Prinzipienlehre* par *methodology*, une traduction qui me semble par trop restrictive car ce n’est pas seulement de méthode de la recherche linguistique dont il est question (de la méthode comparative, dans ce cas), mais de *principes et conditions de validité* de cette méthode. Une meilleure interprétation est sans doute celle qu’en propose Koerner (1972) qui les traduit par *linguistique générale*. Mais cette formulation, comme nous le verrons plus loin, reste encore en quelque sorte trop restrictive.

Paul, comme Rask dans le texte que nous avons vu plus haut, tient surtout à éviter une contraposition entre une approche historico-empirique et une approche métaphysique vis-à-vis de l’étude du langage. Comme il l’explique dans la suite de l’introduction aux *Prinzipien* (1886, p. 1-20), la

science qui s'occupe des conditions de possibilité d'un objet historique ne peut être mise en contraposition par rapport à l'étude historique de l'objet lui-même : la première n'est pas moins empirique que la seconde. En tant que science des conditions elle peut en effet se prononcer aussi sur des faits non observables comme par exemple l'origine du langage. Mais elle doit toujours procéder sur la base de principes observables dans la réalité empirique des langues (1886, p. 35-36). D'autre part la science des principes dans le cas des langues a une spécificité qui la distingue des sciences de la nature : en raison de sa nature nécessairement composite, il s'agit d'un "conglomérat" (*Konglomerat*: 1886, p. 1-2) de sciences et de segments de sciences. Tandis que les sciences de la nature tendent à isoler les forces singulières qui entrent en action dans les phénomènes, la linguistique, comme toutes les sciences historiques, doit plutôt porter son attention sur les points où ces forces s'entrecroisent et sur les modalités selon lesquelles, dans leur diversité, elles peuvent toutefois concourir à des effets communs.

3. La traduction du terme *Prinzipienlehre* n'est pas une question banale de simple terminologie. Car l'interprétation qu'on en fait implique la définition de cette science ainsi que la relation qu'elle entretient avec les autres sciences, ce qui touche à la difficulté de marquer une frontière nette et infranchissable entre la linguistique générale (qui est la traduction proposée par Koerner) et la philosophie du langage (qui est la dénomination refusée par Paul chaque fois que le problème se présente dans son livre). La traduction sous *linguistique générale* convient encore parfaitement à la science esquissée dans le texte de Rask auquel j'ai fait référence plus haut. La linguistique historique décrit une langue ou famille de langues et son éventuelle parentèle avec d'autres langues ou familles de langues. Ce que Rask désigne comme *philosophie du langage*, généralise au contraire son champ d'analyse: à la limite, dit Rask, elle devrait travailler sur la totalité des langues, pour en repérer les traits universellement partagés, les lois historiques universellement applicables, pour réaliser en somme le projet de construire une théorie générale des langues qui ne soit pas constituée sur la base de la connaissance de quelques langues de culture mises en relation à une et une seule métalangue, comme cela avait été le cas pour la *grammaire générale*. Si toutefois nous dressons l'inventaire des tâches que Paul confiait à la *Sprachlehre*, nous voyons que, certes, il s'agit également dans ce cas d'une généralisation des inférences qui se basent sur l'analyse historique, mais accompagnée du traitement de thèmes qui dépassent ce niveau. Le débat sur les lois phonétique, par exemple, est en dernière analyse une discussion sur la validité de la notion de *loi* dans le champ des sciences humaines. Il s'agit donc d'une intervention dans le débat épistémologique de l'époque sur l'encyclopédie des sciences. Les thèses de Paul sur la mutation linguistique ou sur le rôle du sujet parlant, dépassent de loin les attributions d'une linguistique générale. Elles concernent les prérequis du langage, ou le rapport d'unité et distinction entre la pensée préverbale et la pensée verbale, donc des thèmes que nous attribuerions aujourd'hui aux

études cognitives, tandis que ses théories sémantiques impliquent des aspects que nous confierions plutôt à la pragmatique.

Pour montrer combien la tension interne entre ces deux disciplines – linguistique et philosophie du langage – était alors diffuse, je rappellerai que la dénomination *philosophie du langage*, rejetée par Paul en raison de ses implications spéculatives, apparaît dans un autre texte important des années 1880 et dans un rôle assez similaire à celui que Paul attribue à la science des principes. Il s'agit de la dernière œuvre, la plus organique aussi, du linguiste-philosophe Heymann Steinthal qui avait d'ailleurs exercé sur Paul une influence certaine, sous différents aspects. L'œuvre dans laquelle Steinthal donne une organisation définitive à ses quarante, et plus, années de travail sur le langage et les langues constitue le premier volume du "Précis de linguistique" (*Abriss der Sprachwissenschaften*), intitulé "Introduction à la psychologie et à la linguistique", publié en 1871 et dans sa version définitive en 1881. La perspective des deux auteurs, en ce qui concerne la méthode de la philosophie et son rapport avec les sciences empiriques, est d'ailleurs très largement convergente.

Steinthal propose entre autres une réorganisation de l'encyclopédie des sciences du langage. Dans cette classification ce qui nous intéresse ici est le fait qu'il utilise les expressions *allgemeine Sprachlehre* et *allgemeine Sprachwissenschaft* comme synonymes de *Sprachphilosophie*. Il ne s'agit évidemment pas d'une imprécision : cette synonymie est le résultat de la critique à laquelle Steinthal a voulu soumettre la méthode de la philosophie idéaliste, et ce dès ses travaux de doctorat. Une philosophie, écrit-il, qui "veut comprendre tout à partir de l'Idée, et déclare nécessaire ce qu'elle peut indiquer comme moment ou étape de développement de l'Idée, sans se soucier de sa forme d'existence réelle" (1881, p. 16-17). La critique vise la coupure opérée par Hegel entre philosophie et sciences positives, mais touche aussi l'irréductible ambiguïté de la pensée de Humboldt par cette tendance qui le fait confluer dans le courant des grands maîtres de la philosophie spéculative : à savoir de toujours supposer la présence d'une force œuvrant au-delà du phénomène, irréductible à l'étude par les sciences positives. La méthode de la philosophie doit au contraire, selon Steinthal, être une recherche de l'universel *dans* l'individualité et la réalité empirique des phénomènes. La philosophie est une épistémologie générale (*allgemeine Erkenntnislehre*) qui présuppose mais ne précède pas les épistémologies spécifiques. Ces dernières étudient les conditions spécifiques à chaque discipline, dont justement la linguistique générale ou philosophie du langage. "Ce n'est qu'ainsi", conclut-il, "que la philosophie accomplit sa tâche comme doctrine des relations et comme unification du savoir" (1881, p. 22).

Chaque science a donc sa philosophie sectorielle. Tandis que la linguistique particulière (*besondere Sprachwissenschaft*) s'occupe de la description grammaticale des langues, la philosophie du langage étudie les finalités, les méthodes, catégories et principes appliqués dans la recherche sur les langues ou *Sprachforschung*. Elle questionne les éléments constitu-

tifs du langage, les modalités de son développement, le rôle qu'il joue dans la vie mentale de l'individu, les événements que les langues subissent au cours du temps. Elle a aussi pour tâche d'unifier en une théorie la plus générale possible ce qui resterait par défaut une "bibliothèque de grammaires". Pour réduire les grammaires singulières à l'unité d'une science, elle doit les classer comme membres d'un seul univers linguistique, une *Sprach-Welt* ou *Sprach-Reich* (1881, p. 30-31). La classification des langues et la typologie linguistique constitue ainsi l'articulation entre la linguistique théorique et la linguistique historique, le lieu où la multiplicité du matériel empirique se relie à l'unité d'une science

4. Chez Steinthal et Paul, on le voit, le domaine disciplinaire de la philosophie du langage et celui de la linguistique générale sont encore partiellement superposés, de même que se superposent les noms des deux disciplines. C'est sans doute la progressive spécialisation des disciplines philosophiques auxquelles la linguistique devait se confronter, qui contribua alors, entre autres, à un ultérieur processus de différenciation à l'intérieur de l'étude théorique. La synergie avec certaines d'entre elles, en particulier la psychologie et l'anthropologie, contribua certainement à définir un domaine de problèmes qui appartenaient à la linguistique quant à leur genèse et à la philosophie quant à la méthode de traitement.

Les philosophes/psychologues s'occupent – pour reprendre une expression de Steinthal – de ce qui advient sous le seuil du langage : par exemple de l'action des dispositifs de verbalisation des représentations mentales, des facteurs et des processus mentaux qui interfèrent avec la verbalisation, les rapports entre logique et langage, les rapports entre langage et inconscient, etc. Les linguistes pour leur part s'occupent de ce qui se passe une fois franchi ce seuil, à partir du moment où la vie mentale se manifeste sous des formes verbales parlées ou écrites. Mais on reconnaît aussi des cas de véritables synergies. Nous en avons la preuve avec certains débats qui sont devenus des classiques. J'ai déjà évoqué la controverse autour des lois phonétiques qui en substance tournait autour de deux différentes notions de causalité, valables respectivement pour les sciences de la nature et pour les sciences humaines. Il s'agissait donc bien d'un débat intrinsèquement philosophique, même si ses protagonistes étaient des linguistes, de par leur appartenance professionnelle. Il en est de même pour une autre question débattue pendant plusieurs dizaines d'années, celle des *subjektlose Sätze*. La question ouverte par un spécialiste des langues slaves, Franz Miklosich, dans les années 1870, avec une brève étude sur l'usage des verbes impersonnels dans les langues slaves, devint un débat qui impliqua logiciens et linguistes, et culmina avec la longue controverse engagée entre deux philosophes, Christopher Sigwart et Anton Marty, impliquant dans la même mesure un vieux problème de la philosophie de l'esprit – le rapport entre pensée et langage – et le problème éminemment syntaxique de la structure de la proposition.

A vouloir extraire de l'extraordinaire richesse de la production théo-rico-linguistique des années du tournant entre les deux siècles, un seul texte qui puisse être considéré comme fondateur pour la philosophie de la linguistique, je n'hésiterais pas à indiquer le bref ouvrage de Victor Henry, *Antinomies linguistiques* (1896). Ce texte semble prendre acte de manière tacite de cette nouvelle redistribution des tâches entre les sciences du langage. Il est communément présenté comme la démonstration de l'impossibilité épistémologique de traiter des thèmes 'philosophiques' de la linguistique comme celui de l'origine du langage. Il sanctionnerait donc le divorce irrévocable entre la linguistique "scientifique" et la philosophie. Je voudrais démontrer ici que la synthèse proposée par Henry pour chacune de ses trois (ou quatre) antinomies constitue en réalité une légitimation pour le traitement d'une philosophie des langues non antithétique mais complémentaire par rapport à la linguistique scientifique.

Je prendrai pour départ la première antinomie qui concerne le langage lui-même dans sa nature de pure abstraction. Le mot même, y lit-on, – et telle est la thèse –,

“n'est [...] autre chose que l'entité abstraite de toutes les émissions vocales, actuelles ou possibles, de tous les sujets parlants, passés, présents et futurs qui auront éprouvé ou éprouveront le besoin de communiquer à autrui la notion qu'il exprime. Et le langage, à son tour, n'est que la somme imaginaire de ces entités multiples, y compris les relations, également abstraites, qui sont susceptibles de les relier entre elles. Bref, il n'y a pas plus de langue française, qu'il n'y a quelque part une personne physique incarnant la République française, la sélection naturelle ou l'horreur du vide dans la nature. (Henry 1896 [2001, p. 6])

Cependant – c'est l'antithèse – il existe une science du langage qui prend comme objet les faits linguistiques, la vie des langues et la vie des mots.

Je noterai que, dans la thèse, il y a une distinction implicite entre compétence linguistique (selon laquelle quiconque parle une langue quelle qu'elle soit, le bas-breton ou le persan, parle en réalité une seule langue) et exécution (selon laquelle deux Parisiens, de même âge et classe sociale, ou même jumeaux, ne parlent jamais la même langue). Je noterai aussi que cette réduction de la langue à une entité abstraite dont il est impossible de déterminer l'acte de naissance (ce serait comme vouloir établir à quel moment un homme qui perd ses cheveux devient chauve) remet en doute un certain nombre de certitudes, non pas tant pour la philosophie que pour la linguistique historique. Les pages qui suivent sont en effet consacrées à la démolition de ces certitudes, à la critique de certains instruments fondamentaux du métier, comme par exemple la notion de racine, et ce jusqu'à la synthèse (*ibid.*, p. 24) qui résout l'antinomie en affirmant la réalité du langage comme “réalité psychologique, intermittente seulement à l'état conscient, mais permanente et vivante dans le tréfonds du moi inconscient”. Ainsi “la vie des mots, en tant que signes de concepts et concepts eux-mêmes, n'est point du tout une fiction, mais un fait, un fait psychologique

ou même physio-psychologique, et l'un des aspects, non le moindre, de la vie universelle". Inexistant comme objet réel, le langage est donc un objet épistémologique, qui relève de la pertinence d'une science des concepts et n'est pas à traiter du point de vue historique mais selon une approche cognitive ("psychologique").

Venons-en maintenant à la seconde antinomie, qui concerne l'origine du langage. La thèse affirme que le langage, comme tout chose au monde, doit avoir eu un début. L'antithèse affirme que l'origine du langage "n'est pas *a priori* un problème linguistique, puisque la linguistique ne se propose pour objets que les langues toutes formées, dans leur état actuel, historique ou préhistorique, et qui ne lui est donné que de constater l'évolution, jamais la naissance d'un langage" (*ibid.*, p. 25). La procédure qui porte ici sur la solution de l'antithèse est différente de la précédente. Le problème est démonté en diverses composantes dont aucune ne relève de la linguistique : aspect anatomique (l'organisation des organes phonatoires) et physiologique (l'exercice de ces organes). Dans les deux cas la différence entre langage animal et humain est uniquement quantitative. Mais il y a un nouvel aspect de la question qui émerge si l'on ne prend plus en considération la faculté de parler ou l'exercice de cette faculté mais sa "fonction mentale et sociale, et l'on se demande : comment cette fonction a-t-elle pris naissance? Comment s'est établie, entre les idées et leur signes sonores, cette mystérieuse relation que nous avons dénommée 'la vie des mots'? C'est là vraiment ce que l'on peut et doit entendre par le problème, aussi légitime qu'intéressant, de l'origine du langage". Il s'agit dans ce cas d'un problème "purement, absolument, exclusivement psychologique" (*ibid.*, p. 27). La naissance du langage est comprise dans l'espace cognitif qui sépare le réflexe primitif du cri animal de l'acte réfléchi de la parole humaine. Telle est la synthèse de l'antinomie, dont la solution est fournie dans les pages suivantes. Henry propose une explication en parcourant les phases de la formation du langage humain, de la spontanéité partagée avec les autres sphères du vivant, à la capacité, exclusivement humaine, de détailler son propre moi, de raconter et de se raconter, lorsque la permanence des sensations à l'état de faits de conscience remplace l'obscur coenesthésie animale.

La troisième antinomie évoque un autre thème courant de la linguistique philosophique de son époque, le thème de l'inconscient cognitif et de son rôle dans la genèse de la parole et de son usage, ce que Henry résume sous la formule : "Le langage est le produit de l'activité inconsciente d'un sujet conscient" (*ibid.*, p. 61). La thèse ici affirmée est que le langage n'est pas la reproduction réfléchie de notre vie intellectuelle, le langage n'est donc jamais adéquat à son objet. Par contre (antithèse), le langage est le seul moyen d'expression et de communication et il n'y a pas un sujet parlant qui ne soit convaincu de dire exactement ce qu'il pense ou de penser ce qu'il dit. Le paradoxe est "la constatation d'une semblable inconscience dans les conditions d'exercice de la faculté par laquelle l'homme affirme et crée sa conscience" (*ibid.*, p. 46). L'intérêt de cette antinomie ne réside pas

véritablement dans sa solution. La synthèse ne résout pas en effet l'antinomie mais en tire plutôt des conséquences : "d'une part, [...] notre langage flotte autour de notre pensée, s'y adaptant et s'y moulant de son mieux et de mieux en mieux ; – et d'autre part, [...] aucun changement introduit par nous dans notre langage n'y est introduit consciemment, avec l'intention réfléchie de mieux accommoder à la pensée un moyen d'expression qui dans notre esprit n'en est pas distinct et ne fait qu'un avec elle" (*ibid.*, p. 72). Le thème de l'inconscient croise ici tout le répertoire des thèmes de la philosophie de son époque : la constitution du langage chez l'enfant, la variation phonétique, la constitution de la grammaire et de la syntaxe. Enfin – et cela est particulièrement important pour notre thème – c'est là qu'Henry formule la distinction entre langage transmis et langage appris : entre le "langage qui a préexisté aux idées" et "celui qui ne lui a servi que de véhicule" (*ibid.*, p. 60). Le langage transmis est le résultat "chez le sujet humain, de centaines de siècles de pensée parlée" (*ibid.*, p. 19) qui ont produit "par une hérédité vague mais indéniable" un *a priori* évolutif ("un moule général des idées dans le cerveau du nouveau-né": *ibid.*, p. 60). Toute acquisition ultérieure – le langage appris – s'instaure sur ce fond naturel. Dans une note (*ibid.*, p. 55-56) Henry avance même l'hypothèse qu'il s'instaure sur une connaissance virtuelle de la langue, grâce à laquelle "les tours de phrase, l'ordre des mots et conséquemment l'agencement des idées constituent un fond linguistique et logique qui par un vague atavisme doit se transmettre du cerveau de l'ancêtre à celui des descendants". On lit en filigrane sous ces mots la question sur laquelle se fondait, dans le débat évolutif de l'époque, la notion d'instinct comme accumulation d'expériences acquises par l'espèce. Une fois encore on reconnaît dans le texte de Henry une notion de langage comme objet abstrait, irréductible à la méthode de la linguistique historique bien qu'elle soit une condition de la vie des langues.

En outre, cette troisième antinomie en contient une quatrième (confinée dans une note en p. 59) dont la solution fait aussi allusion à la constitution d'un objet épistémologique qui légitime l'étude des principes. Dans cette quatrième antinomie – la médiation entre la thèse (la linguistique est une science et, en tant que telle, est capable de produire des lois fixes, constantes et invariables dans leur effet) et l'antithèse (la parole est guidée par l'usage, ou même par l'arbitraire, irréductible à la norme) réside dans le fait que thèse et antithèse s'appliquent respectivement l'une au langage transmis et l'autre (l'antithèse) au langage appris. Ce partage de terrain entre les études linguistiques rentre parfaitement dans un programme scientifique d'intégration plus que de séparation entre la recherche des conditions naturelles de la parole et l'étude de leur réalisation dans les langues, entre une théorie du langage et une théorie des langues.

Certains ont évoqué Kant à propos du titre et de la structure de l'ouvrage de Henry (cf. Joseph 1996, p. 117, 122; Savatovsky 2004; Auroux 2007, p. 46-47). Mais la ressemblance n'est à mon avis que de surface. Les antinomies de Henry, contrairement à celles de Kant, ne concernent pas la

connaissance de l'inconditionné: elles concernent au contraire la connaissance des conditions et – pour un darwinien déclaré tel qu'Henry (1896 [2001, p. 31, note 5], *passim*) – des conditions à leur tour conditionnées par le processus de formation et évolution des langues.

Victor Henry a eu le destin d'être lu tardivement et interprété de façon unilatérale comme précurseur de Saussure. Roman Jakobson s'est particulièrement distingué dans cette entreprise dans les années 1940, en venant même à indiquer les textes de Henry comme la source d'un 'hégélianisme' de Saussure et de l'École de Prague ; cela sans doute sur la base de l'assonance, purement externe, entre les termes des antinomies de Henry – thèse, antithèse, synthèse – avec ceux de la dialectique hégélienne. John Joseph a depuis fait justice d'une bonne part de ces élucubrations. Mais lui-même attribuait encore à Henry une certaine tendance "moderniste", tendanciellement structuraliste (1996, p. 118-119).

Aujourd'hui, à notre époque poststructuraliste, post-généraliste (et clairement orientée vers des formes de néo-naturalisme et néo-évolutionnisme), il est peut-être de quelque utilité de replacer dans le contexte qui leur est propre ces théories de Henry et de plusieurs de ses contemporains qui, imaginant une encyclopédie des sciences du langage – et l'imaginant, là est l'important, du point de vue de leur métier de linguistes – concevaient pour la *philosophie* du langage une tâche théorique ambitieuse et complémentaire par rapport à la linguistique: l'étude des *préconditions* psychiques des pratiques linguistiques. Le module sur lequel sont construits les trois (ou quatre) antinomies linguistiques semble impliquer non pas tant une thèse et une antithèse incompatibles l'une à l'autre, mais bien plutôt une approche méthodologique différente entre sciences diverses mais complémentaires. C'est ce que proposaient les théories psychophysiques de la tradition qui va de Steinthal à Wundt, dont Hermann Paul avait su recevoir les instances en les épurant de l'idéologie *volkspsychologisch*. Ce n'est pas un hasard si Henry cite la *Prinzipienlehre* de Hermann Paul comme exemple de cette science philosophique des langues, ainsi que les *Prinzipien der Sprachgeschichte* comme "non seulement le bréviaire de linguistes, mais encore l'auxiliaire indispensable des recherches du philosophe" (Henry 1887, p. 11). Une analyse plus subtile des textes, qui n'a pas sa place ici, pourrait sans doute mettre en évidence des consonances entre ces deux auteurs, à partir de ce que j'appellerais l' 'actualisme linguistique' de chacun d'entre eux: l'idée que le langage n'a d'existence réelle que dans les pratiques linguistiques du sujet parlant, d'où dérive une certaine réserve face à l'hypostase des objets comme la langue, le mot, le phonème, la racine, alors qu'ils ne sont de fait que de nature épistémologique. Les deux auteurs ont par ailleurs aussi en commun le modèle explicatif de la mutation phonétique et de la transformation des langues.

Un autre thème enfin rapproche la pensée de Henry du travail théorique des linguistes-philosophes de langue allemande : le rôle fondamental des processus inconscients dans la formation des mots. Quelques interprètes récents (Chiss et Puech 2001, p. x-xiii; De Palo 2004), en signalent à

juste titre la centralité dans le parcours des *Antinomies linguistiques*. D'ailleurs, dans son texte sur *Le langage martien*, il devient même le principe interprétatif de l' 'invention du sanscrit' d'Hélène Smith et la "vérification expérimentale des principes spéculatifs [...] exposés [dans *Antinomies linguistiques*]". Paul (1886, p. 26) avait indiqué la notion d'inconscient comme la découverte la plus importante de la psychologie moderne et avait attribué à Steinthal le mérite de l'avoir appliquée à la théorie du langage. Cette découverte était dérivée de la 'psychologie pragmatique' de la première moitié du siècle (Herbart, Beneke, etc.). L'inconscient dans cette version constitue un répertoire mental individuel de représentations, associations, savoirs subliminaux et – ce qui importe surtout pour ses applications linguistiques – de compétences opératives. Dans les applications qu'en font entre autres Steinthal et Paul, l'inconscient désigne, du point de vue des fonctions psychiques, l'ensemble des dispositifs préreflexifs qui contribuent à l'organisation de l'expérience et auxquels l'introspection n'a qu'un accès indirect à travers leur manifestations empiriques ; du point de vue du contenu, il désigne l'ensemble des traces représentationnelles déposées dans la psyché, un savoir potentiel. Cette notion psycho-cognitive de l'inconscient n'est pas assimilable aux autres acceptions courantes de cette époque : ni à l'acception vitaliste proposée par les philosophes de la nature, ni à la version hallucinatoire et chamaniste dont l'histoire a été reconstruite par Ellenberger (1970), ni à celle plus tardive que propose la psychodynamique freudienne. L'inconscient n'est ni une force surnaturelle, ni une altération du sujet dont il devrait alors être exorcisé ou soigné. Il s'agit plutôt d'une modalité normale, non pathologique, inhérente aux processus cognitifs ordinaires, et l'étude de son action dans l'élaboration et manifestation de la pensée verbale, ainsi que dans la transformation des langues, est un sujet central de l'étude philosophique des langues. Paul, on le sait, en fait un principe de la mutation linguistique.

5. Les cas d'étude sur lesquels je me suis penchée nous ont permis de déceler le projet embryonnaire d'une linguistique 'philosophique', sans autre détermination, dans la réflexion d'un des pères fondateurs du comparatisme, Rasmus Rask; puis la position de cette discipline dans la nouvelle encyclopédie des sciences du langage, chez Steinthal et Paul, où toutefois l'indétermination de la dénomination (*Sprachphilosophie, Sprachlehre, allgemeine Sprachlehre, allgemeine Sprachwissenschaft, Prinzipienwissenschaft, Prinzipienlehre...*) s'accompagne d'une relative indétermination du domaine, comprenant des thèmes et approches qui étaient destinés quelque temps après à retomber dans le terrain, limitrophe mais distinct, de la linguistique générale.

Le texte de Henry, enfin, nous a proposé une carte disciplinaire mieux délimitée, dont l'application peut concerner aussi le présent, dans un projet d'unité et distinction qui permette aux diverses sciences du langage d'affronter et de réduire, chacune selon sa propre méthode, ce qui resterait

sinon un objet abstrait. Et, pour reprendre la considération de Henry que j'ai souhaité mettre en exergue, à *chacune suffit sa peine*.

© Lia Formigari

(traduit de l'italien par Mathilde Anquetil)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain, 2007 : *La question de l'origine du langage*. Suivi de *L'historicité des langues*, Paris : PUF.
- DE PALO Marina, 2004 : «Victor Henry, F. de Saussure et le signe». In Puech 2004, p. 271-290.
- CHISS, Jean-Louis & PUECH, Christian, 2001 : «Victor Henry: À la recherche des fondements de la linguistique». Avant-propos à Henry 1896 [2001], p. i-xvii.
- CHRISTIE, William M., 1985 : «Rask's Lecture on the Philosophy of Language», in Adam MAKKAI & Alan K. MELBY eds.: *Linguistics and Philosophy*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, p. 77-82.
- ELLENBERGER Henri F., 1970 : *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*. New York : Basic Books.
- HENRY Victor, 1887 : «Compte-rendu de H. Paul, Prinzipien der Sprachgeschichte», *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1, p. 6-11.
- HENRY Victor, 1887a : «Compte-rendu de A. Darmesteter, La vie des mots», *Revue critique d'histoire et de littérature*, 23, p. 282-285.
- HENRY Victor, 1896 : *Antinomies linguistiques*, Paris : Alcan (repris dans *idem*, 2001, pp. 1-73).
- HENRY Victor, 1901 : *Le langage martien*, Paris : Maisonneuve (repris dans *idem*, 2001, pp. 75-189).
- HENRY Victor, 2001 : *Antinomie linguistiques. Le langage martien*, Avant-propos de Jean-Louis Chiss et Christian Puech. Bibliothèque de l'information grammaticale. Louvain/Paris : Éditions Peeters.
- ITKONEN Esa, 2013 : «Philosophy of Linguistics», in *The Oxford Handbook of the History of Linguistics*, Oxford U.P., p. 747-774.
- JOSEPH John, 1996 : «'Undoubtedly a Powerful Influence' : Victor Henry's Antinomies linguistiques (1896), with an annotated translation of the first chapter», *Language and Communication*, 16, p. 117-144.
- KOERNER E.F.K., 1972 : «Hermann Paul und Synchronic Linguistics», *Lingua*, 29, pp 274-307. Repr.: *Towards a Historiography of Linguistics. Selected Essays* (Studies in the History of Linguistics, 19), Amsterdam: John Benjamins, 1978, p. 73-106.
- PAUL Hermann, 1886² [1880¹, 1920⁵, 1898³, 1909⁴] : *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle: Niemeyer.

- PUECH Christian, éd., 2004 : *Linguistique et partages disciplinaire à la charnière des XIXe et XXe siècles: Victor Henry (1850-1907)*, Louvain-Paris : Peeters.
- RASK Rasmus Christian (sans date) : Trad. angl.: *A Lecture on the Philosophy of Language*, in Christie, 1985, p. 80-82.
- SAVATOVSKY Dan, 2004 : «La cinquième antynomie de Victor Henry (Une épistémologie kantienne de la linguistique)», in Puech, 2004, p. 77-97.
- STEINTHAL Heymann, 1881² : *Abriss der Sprachwissenschaft. I: Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*, Berlin : Dümmler.



Victor Henry (1850-1907)